



ANA JOHNS

LA FEMME
AU KIMONO
BLANC

ROMAN



CHARLESTON

ANA JOHNS

LA FEMME AU KIMONO BLANC

Japon, 1957.

Alors que la nuit a déjà enveloppé de son ombre les maisons du village et que seules des lanternes en papier éclairent le chemin, la jeune Naoko avance dans son kimono blanc étincelant. Au bout de l'allée, Hajime, un soldat de la marine américaine, l'attend. En l'épousant, Naoko, pourtant promise à un riche homme d'affaires plus âgé, sait qu'elle défie toutes les conventions de la société japonaise traditionnelle dans laquelle elle a grandi.

Mais quand Hajime est retenu en mer sans perspective de retour quelques mois à peine après leur mariage, Naoko comprend qu'elle devra affronter seule le courroux familial et lutter pour sauver la vie de son enfant à naître.

Le choix impossible qui se profile bouleversera non seulement son propre destin, mais aussi celui des générations futures...

Inspiré d'une histoire vraie, le récit émouvant d'une femme déchirée entre son cœur et sa culture, prête à tout pour protéger son enfant.

**« UNE HISTOIRE FASCINANTE
ET MAGNIFIQUEMENT ÉCRITE. »**

Woman's World

Traduit de l'anglais par Typhaine Ducellier

ISBN : 978-2-38529-175-4



9 782385 291754

22,90 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère
Design : Raphaëlle Faguer
Photographie : © Plainpicture



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LA FEMME
AU KIMONO BLANC

Titre original : *The Woman in the White Kimono*

Copyright © Ana Johns, 2019

Tous droits réservés.

Publié avec l'accord de Lorella Belli Literary Agency Limited et 2 Seas Literary Agency.

Traduit de l'anglais par Typhaine Ducellier

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-175-4

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Ana Johns

LA FEMME
AU KIMONO BLANC

Roman

Traduit de l'anglais par Typhaine Ducellier


CHARLESTON

*Une fois que nous nous rencontrons
et nous parlons, nous sommes sœurs.*

Proverbe japonais

PROLOGUE

MON NOM DE NAISSANCE est Naoko Nakamura. Mon nom d'épouse, Naoko Tanaka. Et dans l'entre-deux, pendant une brève période, je me suis appelée autrement : un nom non traditionnel, issu d'une cérémonie de mariage peu conventionnelle célébrée sous un vieil arbre orné de lumières scintillantes.

Nous n'avions pas de prêtre ordonné pour officier lors de notre union. Nous ne nous mariâmes pas dans un sanctuaire sacré et je ne me livrai pas aux trois changements de tenue habituels.

Mais j'avais l'amour.

Ce soir-là, la nuit enveloppait les petites maisons du village sous une couverture noire, mais à l'ouest, l'orange du ciel se cramponnait à l'horizon, curieux, inquisiteur. L'humidité dans l'air me caressait les joues tandis que je descendais les marches du porche. Lorsque je contournaï la maison, je poussai une exclamation de surprise.

Des lanternes en papier bordaient le chemin de galets et des globes dorés illuminaient les arbres tels des *hotaru*,

ces lucioles jaunes qui affluaient après les fortes pluies de juillet. Il y en avait tant que, sous ses branches, j'avais le sentiment d'être sous un parapluie géant qui m'abritait d'une averse d'étoiles filantes.

Un sourire aux lèvres, j'effleurai ma robe pour sentir la richesse du tissu sous mes doigts. Jamais je ne m'étais sentie aussi belle ni aussi nerveuse. Je crépitais d'excitation au plus profond de mon être, comme si les étincelles d'un feu de Bengale couraient dans mes veines, de mes orteils à la racine de mes cheveux.

Plus loin, au centre d'une modeste assemblée, se tenait celui qui s'appropriait à devenir mon mari. La lumière des lanternes se reflétait dans ses yeux, leur lueur dansant comme des bateaux à la surface du plus bleu des océans. Je me perdis dans son regard. Dans sa présence. Dans cet instant.

Chaque pas que j'effectuais me rapprochait de mon avenir et m'éloignait de ma famille. C'était un contraste entre deux extrêmes dans tous les sens du terme, mais j'étais parvenue à trouver ma place. Bouddha appelait cela la voie du milieu. Le bon équilibre dans la vie.

Moi, j'appelais cela le bonheur.

Une vie avec de l'amour *est* une vie heureuse. Une vie *pour* l'amour est une idiotie. Une vie de *si seulement* est un supplice. Au cours de mes soixante-dix-huit années, j'ai connu les trois.

Ma grand-mère disait souvent : « Que ce soit avec le chagrin ou avec la joie, c'est pareil : tout passe. » Mais même à mon grand âge, lorsque je ferme les yeux, je vois encore le scintillement lointain d'un millier de petites lumières.

États-Unis, de nos jours

MÊME LE SOIR, quand l'équipe soignante était réduite de moitié, le centre oncologique Taussig était tel un navire qui poursuivait sa course. Avec le Dr Amon à la barre, je priaïis pour que mon père parvienne à traverser la tempête, mais sa santé sur le déclin me maintenait sur le qui-vive à côté de lui, à l'affût du moindre signe.

Malgré les lumières tamisées et la télévision sans le son, mon père avait un sommeil agité. Les machines ronronnaient, les moniteurs bipaient, les conversations étaient audibles depuis le couloir. Quelqu'un sifflait.

« C'était risqué de siffler dans le vent, disait souvent Pops quand il évoquait ses journées en mer. Cela pouvait conjurer des vents violents et des flots agités. » L'hôpital n'était pas le croiseur sur lequel il avait vogué dans les années 1950 mais, coïncidence improbable, il portait le même nom. Aussi préférerais-je respecter les superstitions nautiques. Je me levai et fermai la porte.

— Qu'est-ce que...

Pops agita les bras et les tubulures de ses perfusions claquèrent comme des cordages contre un mât.

— Tori ?

— Je suis là, Pops.

Je le rejoignis à la hâte et plaçai une main sur son avant-bras.

— Tu es à l'hôpital, tu te souviens ?

À plusieurs reprises au cours de la dernière semaine, il s'était réveillé désorienté, entre des phases de repos de plus en plus courtes. C'était devenu notre nouvelle routine.

Il grimaça de douleur en tentant de se redresser. Une main dans le haut de son dos, je le soulevai pour intercaler un oreiller. Puis, les deux bras sous les siens, je l'aidai à changer de position. Il était si léger... Quand il avait dit sur le ton de l'humour qu'il n'était plus qu'une moitié d'homme, je n'avais pas ri. La vérité était loin d'être drôle et la plaisanterie, loin d'être vraie. Il était toujours mon père plein de vie.

Je lui tendis un verre en plastique rempli de glace. Il le secoua pour faire se décoller les morceaux et but ce qui avait fondu. Une gorgée suffit à provoquer le réflexe habituel : une quinte de toux dont il avait toutes les peines à se débarrasser ensuite. Je repris le gobelet, lui donnai des mouchoirs et attendis la fin de la quinte. Après une dernière expectoration, il s'adossa contre son oreiller et ferma les yeux.

— Est-ce que ça va ?

Une question vide de sens, car bien sûr que ça n'allait pas, mais il me rassura tout de même d'un hochement de tête.

Puis il soupira, un soupir profond et rocailleux dans lequel il parvint à glisser des mots.

— T'ai-je déjà parlé de la fameuse rue bleue ? C'est la première chose que j'ai vue en débarquant de mon bateau au Japon.

Je m'illuminai, heureuse qu'il soit lucide. Animée de l'espoir qu'il le reste assez longtemps pour me raconter toute l'histoire.

— Et la deuxième, ç'a été cette fille qui a trouvé que tu avais de beaux yeux, c'est ça ?

— J'étais un peu plus en forme, à l'époque.

— Là aussi, tu as l'air d'aller mieux.

C'était vrai. Il avait les joues roses, le regard brillant et aiguisé. Sa mobilité s'était accrue. C'était à la fois merveilleux et accablant, car le Dr Amon nous avait prévenus de nous attendre à une grande amélioration juste avant que Pops entame sa dernière ligne droite.

Un dernier tour de piste pour mon père. Une dernière histoire pour moi.

Assise sur le fauteuil près de son lit, je me penchai en avant, mon menton appuyé dans ma main.

— Alors, tu as avancé d'un pas, tu t'es penché pour toucher les pierres brillantes prises dans le bitume du trottoir, et...

— Et je me suis relevé et elle était là.

— Qui te fixait.

— Oui. Je l'ai fixée aussi, j'ai vu mon avenir et je suis tombé amoureux.

Pops inclina la tête sur le côté, un doux sourire aux lèvres.

Même si c'était la version résumée, je retombai moi aussi amoureuse de cette histoire, encore une fois, parce qu'elle menait à toutes les autres.

— Chaque fois que je rentrais au port, elle venait me retrouver. Mais je repartais toujours. C'était comme ça, tout simplement. Nous étions deux bateaux qui

se croisaient dans la nuit comme dans le poème de Longfellow.

La respiration entrecoupée, Pops marqua une pause pour reprendre son souffle.

Je saisis sa main parsemée de taches de vieillesse et la serrai.

— Après l'armée, j'étais enclavé à Détroit et je me noyais dans l'alcool. Mais ensuite, j'ai rencontré ta mère et elle m'a sauvé.

Il riva ses yeux aux miens.

— Et voici ce que tu as besoin de savoir. Tu m'écoutes ?

— Oui.

Je ne me contentais pas de l'écouter. Je buvais ses paroles.

— Ta mère était l'amour de ma vie, mais avant cette vie, j'en ai vécu une autre. C'est ce que j'ai essayé de te dire.

Quand ça ? Quand avait-il essayé de me parler ? Je me repassai les dernières semaines dans le moindre détail, pour tenter de mettre le doigt sur ce qui aurait pu m'échapper. Je ne comprenais même pas ce que « vivre une autre vie » signifiait et je n'étais pas sûre de vouloir comprendre.

Ses lèvres frémirent.

— Ce serait plus facile si tu lisais ma lettre. J'ai besoin que tu le fasses maintenant, Tori, d'accord ? Le moment est venu.

Le moment est venu ?

Un nœud se forma dans ma cage thoracique, instantané. Il grandit derrière mes côtes contractées et étrangla mon cœur. Je prenais de petites respirations, par peur que ma poitrine explose. J'étais incapable d'esquisser le moindre mouvement.

Il tendit le bras et me tapota la main.

— C'est dans mes affaires. Va la chercher.

Son sac était derrière la porte de la salle de bains. Je le plaçai sur le bureau et l'ouvris. Les mains tremblantes, je fouillai parmi ses vêtements et me figeai quand je sentis du papier sous mes doigts. J'extirpai l'enveloppe du sac et la fixai.

L'encre rouge. L'écriture kanji. Les plis.

Je me tournai vers mon père. Nos regards se croisèrent.

Un homme mourant. Une fille dévastée.

— Viens, assieds-toi. Tout va bien.

Mais ce n'était pas vrai. Car ce n'était pas possible de reprendre des adieux. Je n'étais pas prête à faire les miens, alors je ne voulais pas entendre ceux de mon père. Je ne pouvais pas.

J'avais la gorge si serrée qu'elle me faisait mal.

— Je... euh...

Je m'approchai de lui, puis m'arrêtai. Il fallait que tout ralentisse afin que je puisse respirer. Le stress des derniers mois, le chagrin de son lent déclin, le cancer implacable, et à présent... Des larmes me montèrent aux yeux. Je me dirigeai à pas rapides vers la porte.

Pops dit quelque chose, mais j'étais déjà dans le couloir, à l'abri de son regard. Je plaquai une main sur ma bouche et pris de longues respirations pour tenter de contrôler le déluge d'émotions. Comment en étions-nous arrivés là ? Nous avons exploré tous les traitements, testé tous les remèdes maison, trouvé le meilleur spécialiste, mais ce n'était pas suffisant. La confusion et la culpabilité pesaient si lourdement sur mes épaules que je ployais sous leur poids. Je fixai l'enveloppe. Avec le recul, j'aurais dû l'ouvrir le jour où elle était arrivée.

Mon père regardait le match chez lui, dans le salon.

— Tori, c'est toi ?

— Oui.

Je posai mes clés et le courrier sur la table, surprise qu'il m'ait entendu entrer avec le volume de la télévision aussi fort.

— Il y a une lettre pour toi, annonçai-je en me penchant par la porte du salon et en agitant la missive en question.

Ses yeux restèrent collés à l'écran. Les miens se posèrent sur la valise vide à côté de son fauteuil. Il n'avait pas encore préparé ses affaires pour l'hôpital et nous partions le lendemain matin. Même si c'était un miracle que le spécialiste lui ait trouvé une place, je comprenais le manque d'enthousiasme de mon père.

Je haïssais son cancer.

Il ne grignotait pas que son corps. Il dévorait son âme et consumait mon esprit. J'étais devenue désespérée. Redevenue une enfant, à l'âge de trente-huit ans.

Je le laissai regarder son match, une des rares activités qu'il appréciait encore, et me servis un café avant de m'installer pour trier la quantité excessive de courrier. La pile était retenue par de gros élastiques en caoutchouc, aussi épaisse que s'il était parti un mois en vacances en oubliant de suspendre son service de boîte postale. Sauf que ce n'était pas le cas. Il avait simplement oublié de me demander de m'en occuper.

Je bus une gorgée de café, les yeux rivés sur la fameuse enveloppe. Des caractères asiatiques rouges imprimés en tous sens. D'épaisses lignes rouges qui barraient l'adresse. Au-dessus, en alphabet latin, le mot PARTI. Parti ? Je retournai la lettre. Elle était chiffonnée. On l'avait cornée à de multiples reprises. Vu son état, j'étais étonnée qu'elle ait fini par arriver à bon port.

La journaliste d'investigation en moi mourait d'envie de l'ouvrir.

Je la brandis au-dessus de ma tête pour l'examiner à la lumière. À un certain angle, je parvenais à distinguer le rebord d'une feuille pliée et une sorte de cordon. Je la secouai. Elle était légère comme une plume. Je la tournai à nouveau et la lissai, avant de reconnaître un mot familier parmi les symboles.

« Japon ».

L'encre du *J* avait bavé. Je l'effleurai du bout du doigt. Qui mon père connaissait-il encore au Japon ? Il avait été posté là-bas quand il était dans la marine et il racontait toutes sortes d'histoires farfelues sur sa vie à l'étranger, mais elles dataient d'une cinquantaine d'années. Il n'y avait ni emblème ni insigne militaire, alors il ne s'agissait pas d'une invitation à une réunion officielle d'anciens. Peut-être était-ce une réunion officieuse ? Il avait joué au base-ball à l'époque où il était dans l'armée. Y compris lorsqu'il se trouvait au Japon.

Un jour, l'équipe maritime des Seventh Fleet avait défié les Shonan Searex, de la ligue agricole de Yokosuka, à l'occasion d'un match de gala dans un stade bondé. Chaque fois qu'il en parlait, Pops plaçait une main en visière par-dessus ses sourcils comme pour inspecter la foule.

« Il n'y avait pas le moindre siège vide. Tu imagines, Tori ? »

J'imaginai toujours. Le stade en plein air, le terrain à la pelouse impeccable d'un vert éclatant, et mon père, si jeune, si nerveux, qui s'échauffait sur le monticule du lanceur.

« Tu n'as pas idée du bruit », disait Pops.

En lieu et place d'applaudissements, des battes colorées en plastique cognaient contre les dossiers dans les gradins. Les capitaines d'équipes de supporters couraient dans les allées, frappaient sur des tambours et entonnaient des chants de victoire. Des groupes organisés de

supporters scandaient des hymnes personnalisés et hurlaient dans des mégaphones. D'après Pops, à l'époque, le base-ball dotait la culture nippone silencieuse d'une voix tonitruante.

Même s'il s'agissait d'un match amical, l'affrontement entre une équipe japonaise et une équipe américaine était lourd de sous-entendus. Pops affirmait que le pays du Soleil Levant tenait absolument à battre celui des étoiles et des rayures.

« J'avais presque envie qu'on perde, disait toujours Pops. La famille de ma copine était dans les gradins et je ne voulais pas les offenser, encore moins avant même de les avoir rencontrés. »

C'était toujours « sa copine » quand il narrait ces histoires. Je n'avais jamais su son nom. Et si Maman était dans les parages, les anecdotes ne franchissaient même pas ses lèvres. Quand je l'interrogeais concernant sa fameuse copine, il secouait la tête, soupirait et disait simplement : « Elle était spéciale, pour sûr. »

Lui aussi. Je l'adorais.

Un homme qui tenait l'eau-de-vie comme son père slovaque, qui avait l'allure de John Wayne et qui racontait les histoires comme personne.

Néanmoins, dans la plupart d'entre elles, c'était difficile de discerner la part de vérité.

« Qu'est-ce que la vérité, si ce n'est une histoire que nous nous racontons à nous-mêmes ? »

Chaque fois qu'il me répétait cette maxime, il me faisait un clin d'œil, me donnait une petite pichenette sur le bout du nez et s'éloignait, me laissant le soin de démêler le faux du vrai. Une activité à laquelle je continuais à me livrer.

Mais cette lettre en provenance du Japon... ça, c'était réel.

— Les Tigers ont perdu.

La voix de mon père me fit sursauter. Il se faufila jusqu'au réfrigérateur, ouvrit la porte et regarda à l'intérieur.

— Veux-tu manger quelque chose ? proposai-je.

Il fallait qu'il déjeune. Il n'avait plus que la peau sur les os. Au début, sa sveltesse retrouvée lui avait valu des compliments, mais ceux-ci avaient cessé quand la perte de poids avait continué. Même ses mains étaient décharnées. Ces mêmes mains qui avaient lancé dans un stade plein à craquer.

Il referma le réfrigérateur, bredouille. Il resserra la ceinture de son peignoir bleu puis se gratta le menton.

— Non, merci.

Il montra l'enveloppe du doigt.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Je t'ai dit que tu avais reçu une lettre. Ça vient du Japon, ajoutai-je en la lui tendant.

Il s'en empara à la vitesse de l'éclair et fronça les sourcils en apercevant les caractères. Tout à coup, son expression changea. La lettre serrée contre sa poitrine, il fit volte-face dans ses pantoufles et quitta la pièce sans un mot.

J'attendis quelques minutes avant de le rejoindre.

Il était figé au milieu de la salle, les yeux rivés sur la missive. Les rideaux à plis pincés ne suffisaient pas à empêcher le soleil d'entrer pour voir ce qui se passait. J'entrouvris un peu plus grand la porte. De longs rais de lumière se frayèrent un passage et s'étirèrent à travers la pièce pour venir tapoter son épaule. Il pivota sur lui-même, une main plaquée son visage pour dissimuler un phénomène inhabituel. Un phénomène aussi incongru que cette lettre.

Des larmes.

2

Japon, 1957

MA GRAND-MÈRE DIT SOUVENT que « l'inquiétude confère de grandes ombres aux petits riens ». Mais, et s'il s'agissait d'un gros rien ? L'ombre qui plane au-dessus de moi est dense et monstrueuse, presque vivante.

Je me lève avant le soleil pour aider Okaasan, Mère, à préparer le repas du matin composé de riz blanc, de poisson grillé et de soupe miso. Néanmoins, je n'ai pas faim. J'ai l'estomac trop rempli d'inquiétude.

J'ai presque dix-huit ans et demain a lieu l'*omiai*, le rendez-vous pour mon mariage arrangé.

Au moins, désormais, grâce aux idéaux américains modernes qui font la guerre à cette ancienne tradition, seules les présentations sont décidées à l'avance. Le choix de la personne avec qui je veux me marier m'appartient, lui. Naturellement, avoir la possibilité de choisir et être autorisée à le faire sont deux choses

différentes. C'est l'une des nombreuses épreuves auxquelles je dois faire face.

Je prends l'assiette des mains d'Okaasan et m'incline face à mon père et à mon frère lorsqu'ils entrent dans la pièce, plongés dans une discussion sur la politique. Une conversation prévisible qui va des Nations Unies à l'indépendance du Japon en passant par la dissociation d'avec l'Amérique.

Père est rasé de près et garde les cheveux courts (une préférence qui date de son service dans l'armée). Il porte un costume sombre à la mode occidentale, pour impressionner les négociants étrangers. Étant donné que Taro est l'*oniisan*, le frère aîné, et qu'il travaille avec Père, il s'habille et se comporte exactement comme lui. Une imitation parfaite, à l'exception de sa langue bien pendue, ce qui n'est pas très prudent.

— Bientôt, Naoko, tu vas rencontrer Satoshi et assurer l'avenir de nos revenus, lance Taro d'un ton suffisant.

— Un couple destiné à être ensemble, ajoute Grand-mère en arrivant derrière eux.

Un sourire se dessine sur ses fines lèvres serrées, ce qui a pour effet d'arrondir ses joues flétries.

Je connais Satoshi depuis des années, alors si nous étions destinés à être ensemble, je serais au courant. Là, cela ressemble plutôt à un mariage forcé. Qu'en est-il de mon bonheur ? L'amour ne compte-t-il pas ? Je pose une tasse devant Grand-mère et la remplis soigneusement de thé.

— Mais d'abord, tout le monde a accepté de rencontrer mon promis, tempéré-je en lui offrant le même sourire pincé en retour.

Une union avec Satoshi est ce que ma famille suggère.

Une union avec Hajime est ce que j'espère.

— Chasse deux lièvres et tu n'en attraperas aucun, réplique Grand-mère.

Ceci n'est qu'un exemple de parabole parmi l'arsenal infini qu'elle a en sa possession. Elle les décoche telles des flèches, sauf qu'au lieu d'en lancer une, qui risquerait de se briser facilement, elle en lance dix d'un coup.

Je suis prête à en encaisser davantage, mais Mère s'interpose entre nous à la manière d'un bouclier.

— Je pense que pour le rendez-vous de demain avec ton Hajime, nous nous rassemblerons dans le jardin pour prendre le thé et procéder à des présentations dignes de ce nom. Cela vaut mieux, tu ne crois pas ?

Pour éviter le regard inquisiteur de mon père, ma mère remet en place une mèche de cheveux qui s'est échappée de son chignon.

Tout chez Okaasan est impeccable et joli. Elle est petite, avec une fine silhouette et de longs cheveux de la couleur de la suie utilisée pour fabriquer l'encre sumi. Elle les attache toujours bien serrés dans sa nuque au moyen d'épingles en jade.

Je m'incline légèrement, reconnaissante de son intervention. Avant que la guerre interrompe les activités d'import-export de mon père, il était à la tête d'un véritable empire et notre maison comptait de nombreux domestiques, y compris des jardiniers. À présent, nous avons du mal à nous en sortir sans leur aide. Nous avons du mal à nous en sortir en général, comme tout le monde. Par conséquent, utiliser le jardin implique beaucoup de travail et de préparatifs. En décrétant qu'il servirait de cadre à la présentation inopportune de Hajime, ma mère met un terme à la discussion pour le moment.

Okaasan sait ce qui est en jeu. Tout, peut-être.

Le père de Satoshi, éminent acheteur pour Toshiba, est le plus important client de mon père. Cela fait de moi un appât précieux. Si Satoshi mord à l'hameçon, ma famille en récoltera les fruits sous la forme de rentrées régulières d'argent qui allégeront notre fardeau. Si je refuse de l'épouser, en revanche, son père serait susceptible de se venger de cet affront en ne faisant plus affaire avec ma famille, ce qui accroîtrait considérablement nos difficultés.

Il n'y a qu'une solution.

Hajime doit être absolument irréprochable demain pour être envisagé comme un choix fiable et Satoshi doit me trouver inadaptée et en préférer une autre. De cette façon, sa famille ne souffrira aucune humiliation et la mienne ne souffrira pas des conséquences. Nous continuerons à reconstruire notre fortune au mérite et je ferai un mariage d'amour.

Voilà mon plan.

Dans la lutte entre la pierre et l'eau, c'est toujours l'eau qui finit par gagner. Puisque les membres de ma famille ont la tête dure comme de la pierre, je dois persister telle l'eau jusqu'à les faire changer d'avis.

— Je rentrerai tard, Okaasan, dis-je en ignorant le nœud dans ma poitrine. Comme je ne pourrai pas me rendre au club de danse traditionnelle ces prochains jours, je vais rester après l'école pour m'entraîner avec Kiko.

Ce n'est qu'un demi-mensonge, car il s'agit bel et bien d'une répétition. Simplement, au lieu de danser avec Kiko, je vais préparer Hajime.

Kenji, mon petit frère, entre en courant et atterrit sur les coussins dans un bruit sourd. Il fait s'entrechoquer la vaisselle et sursauter Grand-mère.

Âgé de neuf ans, il est bien trop mignon. Avec ses yeux pétillants et ses longs cils, il parvient à tout se faire pardonner, y compris ses mauvaises manières.

Je lui lance un regard sévère. Il me tire la langue.

Maintenant que tout le monde est réuni, nous récitons l'*Itadakimasu* (« Je reçois avec gratitude »). Je garde la tête basse tandis que je prie dans l'espoir d'une bénédiction supplémentaire. « S'il vous plaît, faites que la rencontre de demain soit parfaite et que le nom de famille insignifiant de Hajime ne donne pas davantage de poids à celui, prestigieux, de Satoshi. »

Oui, j'ai le ventre noué par la nervosité, mais le cœur débordant d'espoir.

La journée d'école a avancé à une lenteur d'escargot, laborieuse, interminable. Elle continue à se traîner tandis que j'attends Hajime à la gare de Taura. Au moment où je descends sur le quai, le soleil de l'après-midi se reflète sur les toitures en tôle et m'aveugle. Je plisse les yeux et guette le visage de Hajime parmi des dizaines d'autres. Où est-il ? J'ai hâte de répéter.

Des Américains en uniforme me dépassent, qui mangent en marchant. Hajime ne commettra pas une telle erreur de débutant. Nous avons travaillé sur l'étiquette afin d'impressionner ma famille. Ne jamais manger en marchant. S'asseoir pour faire preuve de respect face au temps et aux sacrifices qui ont été nécessaires pour planter, récolter et préparer la terre. Les Américains ne semblent pas remarquer que tout le monde se cache les yeux pour ne pas voir leur manque de courtoisie, ou alors cela leur est égal. Tous, à part Hajime. Il se faufile entre eux.

Il porte un tee-shirt blanc et un pantalon camel. Avec ses cheveux noirs ramenés en arrière et la fossette profonde qu'il a au menton, il ressemble à Elvis ou à une star de cinéma. Peut-être James Dean. Nous adorons tout ce qui est moderne, lui et moi. Dommage que je sois en uniforme et que je n'aie pas pu me changer. Au moins, ma queue-de-cheval est bien haute, comme le veut la mode en Occident.

Je lui fais signe tandis qu'il s'approche.

J'ai déjà mal aux joues à force de sourire. J'ai toutes les peines du monde à contrôler mon envie de courir vers lui ou de crier.

Nous nous retrouvons, en proie à un désir fou de sauter dans les bras l'un de l'autre. À la place, nous nous contentons d'un petit salut, puis rions lorsque nous manquons nous cogner la tête. Hajime me prend la main (un geste tabou en public) et, à pas rapides, m'entraîne dans une allée étroite bordée d'étalages.

Je baisse la tête, inquiète à l'idée d'attirer les regards critiques.

— Les gens nous fixent. Nous ferions mieux de partir, Hajime.

— Ils nous fixent, car ils sont aimantés par ta lumière, comme des papillons de nuit. Qu'ils regardent autant que ça leur chante.

Il sourit, révélant le très léger écart entre ses dents de devant, puis il crie :

— Bonjour ! J'aime cette fille !

— Chut !

Je le lâche et file me plaquer contre un mur en riant, avant de demander :

— Quelle lumière ?

Il me rattrape et me reprend la main. Je souris, mais je surveille la rue.

— Celle dans tes yeux.

Il prend mon autre main.

— Et celle qui brille dans ton cœur.

Il dépose un doux baiser dans chacune de mes paumes. Je me sens rougir furieusement. Maintenant, je ne regarde plus que lui. C'est à la fois un garçon taquin et un homme, et le mélange des deux est un délice.

Il se penche vers moi, presse son front contre le mien.

— Bonjour, Grillon.

— Bonjour, Hajime.

Mon sourire s'agrandit. Je n'en reviens pas du courage qu'il me donne de contredire une vie entière de leçons : faire preuve d'humilité, se taire, faire passer les autres en premier... Ce sont de beaux préceptes, et pourtant... Je baisse la tête. Je vais finir par me noyer dans son regard si je ne fais pas attention. Mais il prend mon visage entre ses mains et me fait relever le menton.

— Je vais t'embrasser ici et maintenant, sur la bouche, d'accord ?

Je me hisse sur la pointe des pieds et l'embrasse en premier.

Mon cœur bat la chamade, entre panique et félicité. Qui est cette fille ? Qui suis-je devenue ? Tel le bourgeon du matin qui accueille le soleil levant, je m'ouvre à lui. Il est délicieux, doux comme des *kompeitō* sur ma langue. Et comme avec les confiseries, je suis insatiable et j'en veux plus. Satisfaire les désirs de mon cœur ? C'est libérateur. Mais nous avons fait une promesse. Celle de ne pas recommencer jusqu'à ce que nous soyons mariés.

Alors nous nous écartons.

Je souris. Hajime aussi, de toutes ses dents. Je lui donne une tape et je ris. Oui, qui est cette fille ? Il me serre dans ses bras, et j'ai ma réponse. Je suis toujours la même, mais plus audacieuse, plus joyeuse, libre. Si

une lumière brille en moi, c'est grâce au bonheur qu'il me procure.

— J'ai une surprise, annonce-t-il en m'embrassant sur le front avant de me lâcher. Viens.

Il remonte l'allée à grandes enjambées, puis tourne à un coin de rue et me fait signe de le suivre.

— Où allons-nous ?

Je dois faire deux pas pour chacun des siens tandis qu'il s'engage dans un champ d'herbes hautes.

Il se met à marcher à reculons pour me faire face. Un sourire malicieux étire ses lèvres. Il se penche pour arracher un brin d'herbe qu'il glisse dans sa bouche.

— Hajime, où va-t-on ?

Il plisse ses yeux aussi bleus qu'un ciel dégagé après la pluie, puis me tourne le dos.

— Je ne peux pas te le dire. C'est une surprise.

Il me jette un regard par-dessus son épaule et me voit écarquiller les yeux. Il se met à courir.

— Attends !

Je me lance à sa poursuite. L'herbe effleure mes mollets nus. Mais il a de trop longues jambes et je finis par ralentir lorsqu'il est trop loin, puis par m'arrêter quand je ne le vois plus.

— Hajime ?

J'inspecte les environs, les arbres alentour. Je me retourne pour regarder dans la direction d'où nous venons.

— Bouh !

Je sursaute et pousse un cri, puis je cache mon visage dans mes mains. Il rit et me prend dans ses bras, il me berce, me murmure qu'il m'aime.

Alors, je suis heureuse.

J'écarte un tout petit peu les doigts pour le regarder à la dérobée. Il dépose un baiser sur mon front. Oui, je suis à lui. Il est à moi. C'est le destin.

— Viens, c'est juste à côté, annonce-t-il en me tirant par la main.

Nous reprenons notre route, nos doigts entrelacés. Hajime mâchouille un nouveau brin d'herbe tandis que je suis pétrie d'inquiétude.

— Nous devons encore répéter, tu te souviens ? Tu comprends à quel point c'est important ?

— Bien sûr, assure-t-il en me lançant un regard en biais. C'est pour ça que nous nous sommes entraînés au moins cent fois.

— Cent fois, ce n'est rien du tout.

Les battements désordonnés de mon cœur témoignent de mon inquiétude.

— Pour maîtriser pleinement l'art du thé, il faut des années de pratique, parfois même une vie entière. Et pour maîtriser pleinement les règles de la bienséance, nous n'avons que ce moment.

Je m'arrête. Il m'imite. Je l'implore du regard.

— Notre avenir dépend du rendez-vous de demain. S'il te plaît, il faut qu'on s'entraîne.

— D'accord...

Il lève les yeux en quête des réponses.

— D'abord, je commence par admirer la tasse, puis je la fais tourner deux fois, je m'excuse de boire avant les autres pour faire preuve d'humilité et je m'incline avant de prendre une gorgée.

Il baisse à nouveau les yeux.

— Tu vois ? On est prêts. Viens, maintenant.

Il me tire par la main, mais je ne suis pas convaincue, alors je continue à l'interroger tandis que nous gravissons une pente ardue, à l'écart de la rue bondée en contrebas. J'ignore où nous nous rendons, mais je ne laisse pas cela me distraire de notre mission.

— Que fais-tu avant de passer le bol ?